

# Hyvernaud Gauche, timide et myope

André Major

Volume 28, numéro 5 (167), octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1986). Hyvernaud : gauche, timide et myope. *Liberté*, 28(5), 48–52.

ANDRÉ MAJOR

**HYVERNAUD****Gauche, timide et myope**

*L'expérience de l'humiliation n'est pas grand-chose. Sauf pour celui qui est dedans, bien entendu: celui-là ne s'en débarrassera plus. Quand une fois une certaine confiance qu'on avait en soi et en l'homme a été ruinée, il n'y a pas de remède.*

G. Hyvernaud, *La peau et les os* (1949)

Je n'irais pas jusqu'à prétendre que j'ai un faible pour les œuvres méconnues ou inconnues, mais quand les hasards de la lecture ou du bouquinage me mettent sur la piste d'auteurs comme Per Olof Sundman, Bove ou ce Georges Hyvernaud que j'ai finalement choisi de présenter aux lecteurs de *Liberté*, je n'y vais pas au compte-gouttes: je les vampirise sans vergogne, je les dévore, je fais des pieds et des mains pour retrouver leurs moindres traces, et puis surtout je les fais connaître aux happy few de mon entourage.

Hyvernaud (Georges) n'aurait sans doute jamais fait irruption dans ma vie si je n'étais pas tombé par hasard sur un article du *Monde* des livres qui, à l'occasion de la réédition chez Ramsay de *La peau et les os*, tentait de nous le rendre présent. Les extraits cités ne pouvaient me tromper: il y avait là une voix brisée par l'émotion. Un ton, sec et un peu péremptoire. Et une vision tout à la fois singulière et familière. Mais les bonheurs de lecture sont toujours faits de ce subtil mélange d'étrangeté et de parenté. Cet article du *Monde*, donc, m'apprend que Hyvernaud est né en

1902, près d'Angoulême, de parents modestes; qu'il a fait ses études et qu'il est devenu prof de lettres à Arras. Ceux qui l'ont connu disent qu'il était gauche, timide et myope, ce qui n'arrange rien quand on veut briller dans le milieu littéraire. Mais il ne voulait surtout pas briller, se contentant de publier, en bon prof consciencieux, des articles critiques dans des revues aujourd'hui oubliées. Et puis voilà que la guerre survient, qu'il est mobilisé et qu'il se retrouve dans un oflag de Poméranie où il végète deux ans avant d'être transféré avec ses compagnons dans le nord de l'Allemagne. Tout ce qu'il voit, entend, subit, il le note dans des carnets d'où sortira, quelques années plus tard, le manuscrit de *La peau et les os* dont un chapitre paraît dans *Les Temps Modernes*.

Comme il ne connaît personne, qu'il vit en province et qu'il est peu doué, on l'a dit, pour faire carrière dans les lettres, il confie son manuscrit à Raymond Guérin qui le fait paraître en 1949 aux Editions du Scorpion avec une préface qui n'y va pas de main-morte. J'ignore quel accueil lui fut réservé. Mais il ne monte pas à Paris, il mijote autre chose, *Le wagon à vaches*, qui paraît en 1954 et que Ramsay vient de rééditer. Après quoi, plus rien. Il bricole un troisième livre demeuré inédit et qu'on publiera un de ces jours. Il finit par mourir en 1983, sans faire de bruit, comme il a vécu. Complètement oublié jusqu'à ce qu'on remette sur le marché *La peau et les os*.

Je crains d'avoir effrayé certains lecteurs qui, sur la foi de ce qui précède, pourraient croire que voici un écrivain raté et dépourvu d'ambition, s'étant tu après avoir témoigné et réglé ses comptes. Des témoignages de ce genre, il en a plu, j'en conviens. Mais celui d'Hyvernaud appartient cependant à la littérature, et à la plus vivante, d'abord par sa portée qui est métaphysique (et non strictement historique, le narrateur nous épargnant la description événementielle pour s'attacher à son expérience de l'indignité, du dénuement spirituel et de l'angoisse), et puis par son écriture qui ne ressemble à rien d'autre, sinon à du Céline, un Céline moins bavard qui viserait à l'es-

sentiel sans sombrer dans le délire et le catastrophisme.

Ni témoignage ni récit, *La peau et les os* est une sorte de monologue dont la brièveté et l'âpreté accentuent la densité. Pas de fioritures, en effet, dans cette narration constamment inspirée par une lucidité parfois crispée, souvent insupportable, et par une exigence morale que je qualifierais de bernanosienne si Hyvernaud n'était pas si radicalement étranger à toute espérance. Il nous parle de lui, des autres et de son époque, l'oreille bourdonnant encore de rumeurs guerrières, et ce qu'il dit suinte du vif de ses blessures. Il ne se soucie même pas d'aller au plus spectaculaire puisque ce qui lui importe, ce ne sont pas les horreurs quotidiennes de la captivité, mais ses conséquences, ce dégraissage qu'elle a entraîné, et pas seulement au physique. Il commence donc par nous parler de la vie courante retrouvée, toujours aussi médiocre, avec ses petits soucis et ses satisfactions banales. Une existence plus insupportable qu'avant, à dire vrai, parce que durant les années mortes de la captivité il l'avait imaginée autre, dégraissée, elle aussi, purifiée en quelque sorte de ses miasmes asphyxiants. Eh bien, non, elle n'a pas changé, la vie. C'est lui qui a changé, c'est lui qui ne voit plus rien comme avant. Lui qui se trouve réduit à jouer le rôle de témoin désabusé: «Me voilà réintroduit dans les dimanches, dans les familles, dans les digestions familiales», note-il dans *Passé composé* où il n'en finit pas de se débattre dans ce pareil au même retrouvé. «On recommence, on remet ça, on remet sa vieille veste, on remet sa vieille vie.»

Autour de lui, on est en pleine euphorie, on se vante d'avoir résisté, on se gave d'héroïsme, non sans lui rappeler qu'il n'a pas connu le pire, lui, ni les risques du maquis ni les tortures, et qu'il en est revenu, du froid. Il admet volontiers qu'il n'a rien fait d'autre que tourner en rond dans le camp et regarder ses compagnons faire semblant d'être encore ce qu'ils étaient, faire semblant jusqu'à se caricaturer eux-mêmes. Pour lui, tout était perdu, à commencer par sa bonne vieille foi humaniste, et il ne lui restait plus

que la peau et les os. La promiscuité obligée, l'existence réduite aux strictes fonctions élémentaires — manger, chier et dormir —, l'attente et l'angoisse, tout ce l'a dépouillé de ce qui faisait de lui un individu, un être humain original. D'avoir perdu le sentiment de sa dignité surtout, il ne se remettra jamais.

Il aurait sans doute pu s'accommoder de la pauvreté matérielle, de mal manger, d'avoir faim et froid. Ce qu'il n'a pu supporter, c'est de ne jamais être seul, même aux chiottes, de ne pouvoir rêver et de se sentir seul parmi les autres, seul «contre cette évidence déchirante de l'absurdité». Une chose lui est pourtant révélée: c'est que le courage consiste à affronter, sans recours possible, sa propre angoisse alors qu'il serait si tentant de faire comme avant, de se réfugier dans les illusions réconfortantes. Il est revenu à la vie normale avec rien d'autre que cette dérisoire certitude d'avoir tenu le coup tout seul, en dépit d'un désespoir sans fond. S'il écrit, s'il a encore ce besoin et cette volonté, ce ne sera pas pour jouer un rôle dans cette lamentable comédie de l'après-guerre, mais pour déboutonner l'arrogante Clio de Péguy et d'en mettre le cadavre à nu. L'Histoire n'a plus de sens, pour lui, et il n'en retient que «sa gratuité absolue», «son inconcevable cruauté». Ce qui l'amène à évoquer le suicide d'un de ses étudiants, désespérément accroché au mythe du Grand Soir, et dont il n'a pas su, quand il en était encore temps, interpréter les appels. C'était avant l'expérience décisive de la captivité, à l'époque où il se contentait de communiquer son savoir sans rien deviner du drame de ceux qui l'écoutaient et qui attendaient de lui autre chose, une plus grande proximité, une ouverture, une attention plus profonde.

Il n'y a pas beaucoup d'éclaircies dans ce petit livre incisif et brûlant, il faut en prévenir les amateurs de morale légère. Il ne s'y trouve qu'un constat dont l'époque ne pouvait certainement pas se contenter, elle qui préférerait voir fleurir les roses rouges de la Longue Marche du Progrès. Et pourtant *La peau et les os* a quelque chose d'indéniablement tonique. Son

désespoir, parfois insoutenable, laisse tout de même poindre une sagesse possible, par-delà les délires idéologiques, mais qui suppose la difficile solidarité avec sa propre solitude et celle d'autrui. Le grand mérite d'Hyvernaud, il est là, dans la reconnaissance d'une solitude irréductible et aussi le refus d'une Histoire qui ne tient pas debout, comme on en convient plus aisément de nos jours où la cohorte des Kundera parvient mieux à se faire entendre. C'est dire qu'il est apparu trop tôt dans un monde qui tarde à émerger du cauchemar des increvables messianismes.

En 1970, précisant le sens qu'il donnait à la notion de liberté, Sartre disait qu'un homme peut toujours faire quelque chose de ce qu'on a fait de lui. Dans *Le wagon à vaches*, daté de 1954, Hyvernaud affirmait, de son côté, que «l'important n'est pas qu'il arrive quelque chose à quelqu'un, mais que quelqu'un fasse quelque chose de ce qui lui arrive». Curieuse convergence entre le moraliste hanté par le salut historique et l'inconsolable révolté charentais. Le premier avait un public, le second criait dans le désert. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas lui ouvrir sa porte et son cœur. C'est la grâce que je vous souhaite, chers lecteurs.